

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

LA POCHETTAGE,

CHANT SECOND.

(Suite.)

On ignore ici-bas l'emploi du giraumon :
 Cette plante, là-haut, s'élève dans la nue,
 Et laisse voir de loin sa tige verte et nue ;
 Le cèdre du Liban, jaloux de sa beauté,
 Semblerait à nos yeux ramper à son côté !
 La tige travaillée avec la dure lame,
 Ouvre ses flancs au souffle, et les sous de la game
 Vibrent tantôt aigus on graves à désir,
 Suivant que courte ou longue on la fera servir.
 Les fruits sont assez gros pour contenir le Louvre,
 C'est dans ses profondeurs qu'un lunatique s'ouvre
 Divers appartements en forme de palais,
 Tandis que de sa chair, délectant son palais,
 Il passe un lustre entier au fond de cet asile,
 Y trouvant le couvert, et le vivre facile.

D'autres ont des sifflets dont les cris très aigus
 Vous déchirent l'oreille aussi bien qu'un obus !
 L'aune en est la matière : au moment où la sève
 A détaché l'écorce, aussitôt on l'enlève ;
 Et le bois dénudé par le fer est réduit,
 Et recouvert sitôt de son premier habit.

Ceux-ci sont des chanteurs dont la voix soupirante
 Traverse du bouleau l'enveloppe vibrante ;
 L'ivoire dentelé forme cet appareil,
 Et soutient en dedans l'extérieur vermeil.

Ainsi tous ces héros, ces favoris des Muses,
 Armés de leurs sifflets, nouvelles cornemuses.
 Ou du tissu poli qui rehausse la voix,
 Lui donne plus de charme et de force à la fois,
 Vont d'un parfait accord et chantent en cadence
 Les exploits surprenants et la rare vaillance
 Du seigneur Malborough, ainsi que son trépas,
 Et philomèle en deuil qui pousse des hélas !

Après eux vient la foule et compacte et serrée,
 Vêtue en jour de fête et de pourpre parée,
 Des forêts le feuillage et le sable des mers,
 Les glaciers de frimas qu'engendrent les hivers,
 A ces fiers habitants sont inférieurs en nombre.
 Il n'est pas en ces lieux un seul visage sombre,
 Tout regard est limpide et tout front radieux,
 Toute bouche sourit d'un sourire joyeux.

Au moment où Michel, tout royoignant de gloire,
 Déjà se contemplait aux fastes de l'histoire,
 Apparut à la foule en sa mâle grandeur,
 Le peuple, en le voyant, s'exclama tout d'un cœur :

“ O mortel généreux, citoyen démocrate !
 “ Laissez-tu pour jamais de ta patrie ingrate
 “ Les enfants malheureux, indignes de te voir ?
 “ Oh ! sois le bien-venu sur notre heureux terroir !
 “ Tu feras notre joie et toutes nos délices,
 “ Toi, le roi des mortels, qui commandes aux vices,

“ Qui te ris des vertus et des mœurs et des lois,
 “ De tous les préjugés, causes de tant d'effrois,
 “ De ces vieilles erreurs de la foule imbécile
 “ Qu'inventa pour régner le Pape en son concile !
 “ Louange, honneur et gloire à ton vaste cerveau,
 “ Ce centre de science et de force, ô Darveau !
 “ Sans toi le règne heureux de la démocratie,
 “ Broyé sous les efforts de cette orthodoxie,
 “ Dont on berne le peuple afin de l'exploiter,
 “ Dans la nuit du chaos se verrait garrotter !
 “ Sans toi, le peuple, hélas ! croirait à l'innocence,
 “ Priverait ses désirs pour faire pénitence ;
 “ L'hypocrite *prêtre* jouirait à toujours
 “ D'entendre en confession de charmantes amours !
 “ Mais, grâce à toi seul, on verra disparaître,
 “ Les préjugés, l'erreur, l'influence du prêtre !
 “ Honneur à Louis-Michel ! que son nom soit vanté,
 “ De l'aurore au couchant, dans sa *postérité* !
 “ Honneur ! cent fois honneur à Darveau démocrate !
 “ Il est grand, il est noble, il est rouge écarlate !”

Tandisque vers les monts, les longs échos des bois
 Répètent tour à tour ces mille et mille voix,
 La foule vers le temple a dérigé sa marche.
 Jamais le temple antique où se vénérât l'arche,
 N'offrit de tels trésors aux regards des humains !
 L'architecte jamais de ses habiles mains,
 N'a tracé le dessin d'un pareil édifice !
 La pourpre des rubis a sur le frontispice,
 En colonnes de feu, bravé les fiers autans ;
 La superbe coupole, où la hache du temps
 Ne saurait exercer son despotique empire,
 Va cacher dans les cieus sa flèche de porphyre !
 Et la sublime porte, éternel monument,
 Lance les mille éclairs du plus pur diamant ;
 Sur des gonds de saphirs roule majestueuse
 En découvrant les feux de la voute orgueilleuse.
 Sur des colonnes d'or en faisceaux s'élançant,
 La voute étale aux yeux l'émail éblouissant ;
 Les sept couleurs d'Iris y brillent à l'envie,
 Et font naître la joie à la terre ravie !

Les mille échos du temple ont retenti soudain
 Sous les pas éclatants du lunatique essaim.
 Déjà le grand pontife avec pompe s'avance ;
 Son vénérable aspect impose le silence.
 C'est l'heureux Jean-Baptiste, illustre en nos climats
 Par ses pieux dehors et son cruel trépas.
 Il s'est gagné le cœur de la noble déesse,
 Pour avoir célébré les rites de la messe,
 Sacrilège effrayant aux yeux de l'univers !
 Il s'avance aux accords d'harmonieux concerts,
 Jusqu'au pieds des autels, où, la tête inclinée,
 Il prie à haute voix, la foule prosternée
 Répétant avec foi la prière qui suit :

(A continuer.)